

— Senorita, lui dit-il, je m'étais promis de ne me déranger de ma route pour aucun des dangers qui arrêtent si souvent le voyageur ; mais il en est un, je le vois depuis ce matin, auquel je ne puis me soustraire que par la fuite.

La beauté de Rosarita avait produit le même effet sur deux hommes, l'un au premier, l'autre au dernier échelon de la société humaine.

Rosarita sourit à ces mots, dont le sens caché, mais transparent, ne lui échappa point. Elle comprenait que c'était un hommage rendu à sa beauté ; mais, en souriant, elle ne put s'empêcher de rougir, car au fond de sa retraite elle n'avait pas été blasée sur ces douces satisfactions de l'amour-propre féminin.

L'Anglais et son garde du corps américain se mirent en selle, et s'éloignèrent.

Après ce court épisode fourni par l'originalité anglaise et américaine, nous franchirons d'un bon le restant de journée jusqu'au moment où le soleil s'inclina de nouveau vers l'horizon du couchant.

Ce fut à cet instant du jour seulement qu'un cavalier accourut à toute bride vers le Lac-aux-Bisons. Il avait la tête nue, la figure déchirée par les ronces, et ses vêtements de cuir portaient aussi la trace des buissons qu'il avait été obligé de traverser dans la rapidité de sa course.

C'était Francisco, le vaquero, que ses compagnons croyaient victime de ses tentatives contre le merveilleux Coursier-Blanc-des-Prairies.

Quoiqu'il y eût peut-être au fond du cœur de tous un secret désappointement de voir revenir sain et sauf (le cœur humain est si bizarre !) un homme qu'ils auraient pu, le reete de leur vie, citer comme le héros d'une légende fantastique, la nuit dans leurs veillées autour des feux de bivacs, les vaqueros et les chasseurs de bisons l'entourèrent avec empressement. Ce fut à qui l'interrogerait sur ses aventures pendant sa poursuite.

Son récit ne présenta point les particularités remarquables qu'on espérait y trouver. C'était par un accident bien commun qu'une mère branche, qu'il n'avait pu éviter à temps, avait arraché son chapeau de sa tête. Le vaquero ne s'était pas amusé à le ramasser, et il avait continué sa course. Il lui avait été tout aussi naturellement impossible de faire usage de son lazo au milieu de la forêt.

Vingt fois Francisco avait perdu et retrouvé la trace du cheval blanc, et sa poursuite acharnée l'avait conduit si loin que, lorsque enfin l'animal avait fini par disparaître complètement, il avait été forcé d'accorder quelques heures de repos à son propre cheval : le maître et sa monture avaient passé la nuit loin du bivac. Quant à sa journée, elle avait été employée à former, avec ses autres compagnons, la ligne de blocus autour des chevaux sauvages, dont la troupe n'était plus éloignée du Lac-aux-Bisons.

Ce récit ne diminua pas le désappointement général. Cependant, comme l'homme ne se décide pas facilement à remplacer le merveilleux par la réalité, il n'en demeura pas moins constant pour

les vaqueros que Francisco devait un cierge à son saint patron pour l'avoir préservé des embûches du démon.

— C'est égal, dit le novice, tout prouve là dedans que c'est bien le Coursier-Blanc du Texas.

— Ce vaquero qui tombe dans l'eau et manque au début de se rompre le cou.

— Francisco, un *laceur* si habile, qui n'a pu le joindre ! ajouta un autre.

— Et cet Anglais hérétique, avec les mille piastres qu'il nous offrait encore, poursuit Encinas, tout cela n'est pas naturel.

Cette conviction finit par gagner Francisco lui-même, que ses camarades mirent au courant du récit merveilleux d'Encinas, et le vaquero se signa plusieurs fois, en remerciant le ciel de n'avoir pas succombé au péril qu'il avait couru sans le savoir.

Les nouvelles que le vaquero transmet à don Augustin portaient que, pendant la nuit, le cercle des batteurs des bois s'était resserré ; que le jour avait été employé comme la nuit, et qu'il fallait se tenir prêt. On laissa donc de côté toute conversation pour refaire les préparatifs de la veille.

Les tentes furent de nouveau pliées, et les chevaux écartés du lac. Les vaqueros, présents se répartirent entre les troncs des arbres, et les quatre chasseurs de bisons prirent place derrière les pieux de la palissade, prêts à en fermer la barrière aussitôt que le troupe sauvage se serait réfugiée dans le corral.

Le danger d'être foulés aux pieds des chevaux effrayés, le seul, du reste, qu'il y ait à peu près à courir dans cette chasse pittoresque, échut donc aux quatre chasseurs.

Une espèce de pont grossier avait été jeté d'un bord à l'autre du canal qui servait de déversoir au lac, et sous l'arcade de verdure que formaient les branches des arbres, l'hacendero, sa fille et le sénateur purent se placer de manière à ne rien perdre du séduisant spectacle qu'on se promettait.

Quand chacun eut pris son poste, tous attendirent immobiles et silencieux la venue de la cavallada. Les cris d'un milan qui planait au-dessus de la clairière avaient interrompu le chant des oiseaux, et le calme le plus complet régnait aux alentours du Lac-aux-Bisons.

Bientôt, au milieu de cette profonde tranquillité, des sifflements aigus, comme ceux que font entendre les vaqueros et les conducteurs de troupeaux, retentirent de loin aux oreilles des chasseurs. C'était signe que des batteurs venaient de se mettre en mouvement pour pousser la cavallada de leur côté. Des cris se mêlèrent ensuite aux sifflements, et de toutes parts le bruit se rapprocha sensiblement. Peu de temps après, des hennissements encore lointains résonnèrent dans la profondeur de la forêt, mais si nombreux qu'ils indiquaient une troupe considérable de chevaux sauvages.

Ces hennissements se faisaient entendre dans la direction de la rivière Rouge, c'est-à-dire précisément en ligne droite depuis ses bords jusqu'à l'endroit où, sur leur pont volant, l'hacendero, sa fille et le sénateur étaient postés pour voir la chasse. Il y avait à